

LXII
TOUS RÉUNIS ET HEUREUX

Les deux chaises de poste que nous avons vues s'arrêter devant l'auberge du *Mouton couronné*, sur le port de Redon, avaient passé la rivière de l'Oust au pont des Houssaies, et gagné le manoir de Penhoël, par la route praticable aux voitures.

Les portes du manoir étaient ouvertes. Pontalès semblait avoir voulu défier les événements, et proclamer bien haut qu'il attendait ses adversaires de pied ferme.

A l'intérieur de la maison rien n'avait changé depuis trois mois. Durant tout cet espace de temps, en effet, Pontalès avait continué d'habiter le grand château, ne voulant pas jouir d'un bien qui ne lui était pas encore définitivement acquis.

Une fois passé le terme de rachat, il comptait bien prendre sa revanche.

Dans le salon du manoir les voyageurs de nos deux chaises de poste étaient réunis.

On avait couché madame sur une chaise longue, et tout le monde l'entourait. Elle était pâle comme une morte, ses beaux traits, amaigris et fatigués, accusaient de longs jours de souffrance et de torture. Elle avait les yeux fermés, son souffle était faible, et il semblait que la vie fût sur le point de l'abandonner.

L'oncle Jean tenait une de ses mains et cherchait les imperceptibles battements de son pouls. Diane et Cyprienne essayaient de réchauffer son autre mains à force de baisers.

Blanche était à genoux sur le tapis à ses pieds.

A l'entour se rangeaient Etienne, Roger, Vincent et le bon vieux Géraud.

On entendit au loin sur le marais trois cris vibrants et prolongés.

Marthe eut un tressaillement faible, et ses paupières se soulevèrent à demi, pour retomber aussitôt.

Elle était dans un état de torpeur et d'anéantissement depuis son départ de Redon. Trop de souffrances avaient brisé son pauvre cœur de mère. Pendant la route, l'oncle Jean avait essayé de lui parler et de la préparer, mais ses oreilles étaient fermées.

Elle ne savait rien de ce qui s'était passé depuis quelques jours. Pour elle, il n'y avait point encore d'espoir; et son cœur restait accablé sous le malheur qui déjà n'existait plus.

Dans le salon de Penhoël tout le monde avait la même pensée, bien que personne ne songeât à l'exprimer par des paroles. Chacun se disait :